

Le théâtre simple — Mitterrand et Sankara

Personnages : Le théâtre simple
François Mitterrand
Thomas Sankara

Sur la scène, trois sièges sont disposés en V. L'ouverture du plan en V est côté public. À terre, à égale distance de chacun des personnages, unealebasse remplie d'eau. Entre le théâtre simple, qui s'assied face au public.

Le théâtre simple. — Je suis sur le théâtre. Je suis le théâtre simple. Je suis le théâtre simple, et je serai bientôt sur le théâtre avec deux de mes amis qui vont entrer derrière moi. Entrez, entrez. (*Entrent François Mitterrand impénétrable et Thomas Sankara tout sourire. Le premier porte un chapeau blanc, un costume clair et cravate. Le second, un treillis militaire avec calot rouge. Ils se font mutuellement signe de s'asseoir. Ils s'asseyent face à face, respectivement à cour et à jardin.*) Au théâtre simple, il y a, habituellement, de la parole qui s'échange entre des personnages dans un espace et un temps prévus à cet effet. C'est pourquoi mes amis et moi nous allons préparer notre bouche à ces échanges en y introduisant des grains de maïs ou des petits cailloux. S'il vous plaît... (*Tous trois s'exécutent.*) Notre parole devra se débrouiller avec ces petits corps étrangers se promenant dans la bouche ou coincés contre une joue ou posés sous la langue. À un moment précis du texte que je dois dire, il est écrit que je crache mon caillou en direction du bassinnet que vous apercevez sur le sol devant nous et que la mise en scène discrète du théâtre simple considère comme indispensable. Si je vise bien (autrement dit si le grain de maïs ou le petit caillou fait « ploc » en trouant la surface de l'eau), je continue. Si je vise mal, la règle veut que je passe la parole au capitaine Sankara, qui, à son tour... et la parole fera la ronde.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Au théâtre simple, il y a assez souvent des personnages. Les personnages, ce ne sont pas exactement des personnes. Ce ne sont pas des êtres libres. Ils dévorent des poulets en matière plastique et boivent de l'eau colorée en ayant l'air de jouir d'une impression d'alcool. Ils ne peuvent rien décider de leur destin. Il est vrai que, parfois, les paroles qu'ils disent ont une action imprévue sur la conscience de tel ou tel être libre assis dans le public du théâtre simple. Mais c'est assez difficile à prévoir, à reconnaître à coup sûr et même à commenter.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Les personnages de cette pièce, outre moi qui parle d'art – et, je vous préviens, je suis assez intarissable (je compte sur votre endurance) – les personnages de cette pièce sont deux présidents de pays. Ce sont des personnages historiques, figurant, par conséquent, des êtres qui furent libres avant leur mort aussi attestée que le fut leur vie. J'ai dit qu'ils étaient morts, ce qui est vrai. Mais ce qui n'empêche pas qu'on parle d'eux, encore, et qu'on convoque ici, pour le théâtre simple, des copies, je le reconnais, bien approximatives. Il y a le capitaine président du Burkina Faso, Thomas Sankara. Il y a le président de la République française, François Mitterrand. Entre nous, ce sont tous les deux de sacrés numéros.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

François Mitterrand et Thomas Sankara. Ces deux phénomènes se sont rencontrés quelquefois, au milieu des années quatre-vingt. Et toujours, ils se sont attirés l'un l'autre, interrogés l'un l'autre, agacés l'un l'autre. Il est juste de dire que c'est plutôt le jeune Sankara qui, à ces occasions, fut en position de mordiller, parfois de mordre, les mollets septuagénaires du buffle d'apparence un peu hiératique et blasée.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Faites comme moi... fermez les yeux, quelques instants, et écoutez bien... La scène est sur la scène, et la scène représente la terrasse de la présidence, à Ouagadougou, le 17 novembre 1986. Le lieu est sobre et dépouillé. Des néons sont accrochés verticalement aux troncs des palmiers. Une longue table a été dressée. Chaque convive a devant lui trois verres. La nuit est douce, presque fraîche. Des chauve-souris dansent un ballet qu'il vaut la peine, un temps, de suivre. Leur cri est un beau cri inconnu dans les Landes. Il n'y aura pas de bande son. Ouvrez les yeux, vous êtes au théâtre, au théâtre simple.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Je vais faire une digression. Moi qui suis le théâtre simple... avant d'être le théâtre simple, je croyais être le théâtre... quelle présomption !... mais déjà, je rêvais toujours, chaque fois que j'allais au théâtre, je ne pouvais pas m'empêcher de rêver d'une mise en scène unique. Tous les textes du répertoire ou de création sont représentés exactement de la même manière. On trouve, sur la scène, le même dispositif en forme de V. Autant de sièges que la pièce compte de personnages (c'est une variable). On trouve, par terre, le même bassinet rempli d'eau. Les comédiens (qui sont une autre variable) ont en bouche leurs petits cailloux et les crachent, un à un, selon la règle énoncée plus haut. Il faut se rendre compte que l'ordre des répliques de *Jules César* ou du *Tartuffe* risque fort d'être bouleversé. Je préciserai ailleurs la règle pour ce qui est d'une pièce classique.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Évidemment, c'est une façon de centrer le théâtre sur la voix et sur la parole. Cela n'empêchera pas que le corps de l'acteur s'y sente éloquent lui aussi. Alfred Jarry disait qu'il fallait, pour faire du théâtre, se débarrasser du décorateur et des acteurs. Mais s'il faut

vraiment se débarrasser de deux partenaires (et c'est un axiome tout à fait recommandable quand on veut faire du théâtre simple), ce seront pour moi le décorateur, d'accord, mais pas les acteurs, plutôt le metteur en scène au sens moderne, que je ne confonds pas avec celle ou celui qui remplit l'admirable fonction d'accompagnement d'acteurs.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Qu'on se rende bien compte que cette introduction de l'aléatoire (ce n'est pas tout à fait – pas du tout ! – de l'aléatoire puisque tout dépend de l'adresse de l'acteur). Je me reprends. Qu'on se rende bien compte que cette introduction d'une variable dans le déroulement d'une pièce joue sur l'idée d'anarchie dans la flèche du temps. Le temps réel n'est pas réversible, mais le temps de la fiction, oui, le temps du cinéma, le temps du roman, le temps de l'épopée, le temps du théâtre comme du théâtre simple. Dans les réceptions officielles, deux discours se succèdent sous la forme de deux blocs insécables. On ne sait jamais trop quelle phrase répond à laquelle, qui l'aura précédée ou qui va la suivre. Mais nous avons de la mémoire.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Ça s'est passé à peu près comme ça, j'imagine... (je n'y étais pas !) Mitterrand, alternativement guilleret ou découragé, qui se tortille sous la démangeaison du moustique. Le lion et le moucheron. L'agacement qui bout dans la cocotte, et la parole de l'autre avec ses flammèches et ses coups d'épingle qui ne manquent pas de panache. Je me tais, je me tais.

Le théâtre simple vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Sankara.

Je ne sais pas si vous considérez que mes interventions en tant que Le théâtre simple parlant du théâtre simple sont superflues ou ennuyeuses. Pis ? désastreuses ? Pourtant, il faut parler d'art dans l'œuvre d'art. C'est une de mes convictions. Où voulez-vous qu'il en soit parlé, sinon justement là, au lieu où l'on ne peut pas raconter de sottises, puisque c'est le lieu même où l'on doit apporter la preuve de ce qu'on avance ? Il faut parler d'art dans l'œuvre d'art. Même s'il n'est pas inintéressant non plus de parler d'autre chose, par exemple de comment va le monde en un lieu x et un temps z. J'ai fini.

Le théâtre ne fait et ne dit plus rien. Il a fini. La parole passe automatiquement à Thomas Sankara (si tant est qu'il n'ait pas lui-même déjà fini (en ce cas, la parole passe automatiquement à François Mitterrand (si tant est qu'il n'ait pas lui-même déjà fini))).

Thomas Sankara. —

Monsieur le Président, je vous fais un discours
Et je puis vous promettre : il ne sera pas court.
J'avais confectionné des mots diplomatiques,
je veux m'en écarter. La vérité pratique
demande la franchise et l'improvisation,
un peu de théorie et beaucoup de passion.
Oh, je ne ferai pas de scène de ménage
à la France en visite... à moins qu'en son bagage
elle charrie encore un lot de vieux démons,
cachés perfidement au sein de ses sermons.

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Dans beaucoup de réunions internationales,
vous discourez parfois d'une façon martiale
en défendant le Sud contre les colossaux
(nous avons la télé, au Burkina Faso).
Parfois, je vous écoute, et je souris, j'espère
que vous allez durcir vos phrases de bon père
de famille et tenir ferme la position...
Mais je dois faire état de notre déception.

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Vous prenez la parole en trop belles paroles
et repliez bientôt toutes vos banderoles
comme des syndicats quand ils ont balbutié
des revendications de corps privilégié.
Vous oubliez l'Afrique et ses maux réductibles
vous oubliez le Sud, vous êtes insensible
à tout ce qui n'est pas votre croissance à vous.
Vous oubliez l'honneur, vous oubliez surtout
la considération que le pauvre mérite
quand cette pauvreté c'est de vous qu'il l'hérite...
en partie ! Je suis bien d'accord. Car nous aussi
nous avons nos moments de terrible inertie.

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Nous sommes des lutteurs, et vous aidez les pleutres
oui, préférablement, vous caressez les neutres
en donnant en exemple un tas de corrompus.
Pourquoi ne pas s'unir, nous, le cheveu crépu,
vous la crinière souple... et, le poing sur la tête,
pourquoi ne pas souffler dans la même trompette
pour abattre les profiteurs et les tyrans ?
Je sais bien que vous nous trouvez trop différents...
Vous n'avez pas assez fait amende honorable.
Votre duplicité est incommensurable.
Vous n'avez pas vraiment condamné l'apartheid...
Comptabilisez-vous le silence comme aide ?
Vous vous gargarisez de coopération...
qui sait si nous n'en avons pas notre ration ?

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Nous voulons abolir toute trace de honte
honte historique, honte coloniale, honte
civique et culturelle, honte d'un passé
d'esclave à l'intérieur, d'esclave transporté.
Vous ne nous laissez pas le faire à notre guise
puisque votre discours, seul, s'universalise !

L'universel... Chez vous, tout est universel !
Mais vous nous bassinez avec l'universel !
espoir universel, idée universelle !
votre démocratie, son nom ? l'universelle !
Alors Pieter Botha que vous ménagez tant
c'est de l'universel ! « Laissez du temps au temps... »
Nous commençons à la connaître, la formule !
Mais, vous savez, je suis têtu comme une mule.

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Nous aussi, nous avons notre nuit du 4 août
en dix neuf cent quatre vingt trois. Un même trou
n'a-t-il pas avalé les mêmes privilèges
chez nous comme chez vous ? Je le sais du collège...
Mais qu'aurait fait Danton devant le F.M.I. ?
qu'aurait dit Robespierre à vous et vos amis ?
L'aide veut gouverner, ici, à notre place
en décidant pour nous, mais nous sommes coriace,
nous refusons la pente où l'on veut nous mener,
enrichir une élite à vos bottes damnée.
Nous savons refuser les largesses perfides
qui nous enrichiraient d'une façon rapide
mais totalement inégalitaire, et ça
il n'en est pas question ! Des ministres poussahs,
des députés repus, des experts alcooliques,
nous n'en voudrions jamais pour notre République.

Sankara s'apprête à cracher. Il ne crache pas. Mitterrand, qui paraissait dormir, lève un œil. Sankara poursuit.

Nous avons des soucis : le bois, la forêt, l'eau,
nous dressons nos mains nues en face d'un rouleau-
compresseur, j'ai nommé le désert, qui avance
à pas de géant sourd à notre déchéance.
Nous avons des projets : l'éducation, les rues,
des repas pour chacun, des livres, des charrues,
les femmes libérées des préjugés des mâles
et l'éradication des traces féodales
de pouvoir, ici et là... Mais vous nous aidez,
oui ! vous n'êtes intéressés à nous aider
que pour qu'on vous achète un article inutile
dont vos économies sont toujours si fertiles !
Pardon, mais...

Exaspéré par la durée de l'envolée, Mitterrand se dresse et coupe Sankara.

François Mitterrand. — Non, capitaine, vous ne jouez pas le jeu. Je suis votre invité, il faudrait tout de même que je puisse en placer une. Quand allez-vous cracher dans la bassine ? Est-ce que oui ou non Le théâtre simple est garant du protocole ?

Le théâtre simple. — Messieurs...

François Mitterrand. — Il faut me le dire, sinon je me retire immédiatement à la résidence avant le fromage et dessert !

Le théâtre simple. — Messieurs, messieurs, je vous en prie...

François Mitterrand. — Mais comment « Messieurs, messieurs » ? C'est moi qui me suis énervé, et je le revendique. Trop, c'est trop. Quand le vase est près de déborder, il faut en vider un peu. Crachez, capitaine ! Crachez à la fin !

Le théâtre simple. — Monsieur Mitterrand... Monsieur Mitterrand...

Un peu affolé, le théâtre simple, crache involontairement, tout en parlant, une salve de grains de maïs qui arrosent Mitterrand qui s'époussette.

François Mitterrand. — Non, pas vous ! Crachez... vous, capitaine ! Crachez, à la fin !

Thomas Sankara. —

... vous parlez, Mitterrand, tant et tant !
j'écoute, je vous entends depuis quarante ans !
À votre tour, un peu ! Il faut qu'une analyse ait le temps d'exprimer ce qui caractérise ce moment révolutionnaire éminemment. Vous ne voulez pas voir que tous vos reniements font le lit de nos morts. Oh, tout cela m'inspire...

François Mitterrand, autoritaire. — Jouez le jeu. Veuillez cracher, je vous prie. Ne soyez pas ingrat... Vous êtes nos amis, nos amis de toujours.

Le théâtre simple. — S'il vous plaît, capitaine...

Thomas Sankara. —

Vous n'êtes pas très bon. Vous n'êtes pas le pire.

François Mitterrand. — Vous devriez cracher.

Le théâtre simple. — Allons, capitaine...

Un peu à contre-cœur Sankara vise et crache. En fait, il fait exprès de viser loin à côté et passe donc la parole à Mitterrand. Il ne la reprendra qu'à son tour.

Thomas Sankara. —

Sahraouis, sandinistes et Palestiniens,
Canaques et Cubains, en Amérique Indiens !...
nous savons comme vous ne nous fier qu'à nous-mêmes
puisque nous est échu le sort le plus extrême.
Monsieur le Président, entre nous, sans détours :
nous sommes vos amis, vos amis de toujours ?
et vous nous affamez ! Au moins il faut l'admettre.
Supposons qu'un des miens se révèle un jour traître
et que je doive affronter sa kalachnikov,
la sienne propre ou l'une d'un de ses sous-offs,
je suis bien sûr, au moins, qu'un révolutionnaire

assumerait son geste et son but visionnaire
comme le fit Saint-Just ou Brutus, Lumumba !...
jamais il n'arguerait comme un colonial bas
d'un sommeil innocent ou d'un défaut d'entrailles !
Tu t'en laves les mains, président des volailles
coqs gaulois, dindes françaises, poules dodues,
Quand donc nous rendrez-vous les biens qui nous sont dus ?
nous, victimes culs nus de vos cambriolages
en plein jour ! on peut dire, allez... de vos pillages.

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

La France est épuisée, saoule, grasse, droguée.
Vous êtes fatigants d'être si fatigués.
Vous n'êtes pas, pour nous, l'incontestable exemple.
Vous êtes là, l'œil froid, et moi je vous contemple...
Faites un peu de sport, monsieur le Président.
Vous, vous avez sommeil, nous nous avons la dent.
L'enthousiasme se mange, il nourrira le peuple.
Vous savez qu'il n'y a pas une rime à « peuple » ?
Voilà qui prouve bien sa souveraineté...

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Vous devriez la craindre, notre volonté :
puisque nous n'avons rien, nous n'avons rien à perdre
et plus d'un Père Ubu gaspillerait ses *merdre*
à vouloir sacrifier de la chair à canon
prise dans nos campagnes, dans nos villes. Non !
Nous commençons un peu à savoir qui nous sommes,
c'est là notre richesse, elle se compte en hommes.
Et ce n'est pas tout à fait fini... attention !
ne nous préparez pas une dévaluation !

Sankara vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole à Mitterrand.

Quand les caméléons jouent les équilibristes
on ne sait plus très bien ce qu'est un socialiste
comme l'argent privé d'odeur, pas de venin.
Vous allez nous trouver longtemps sur ce chemin,
prétendus créditeurs d'une partie du monde !
Fécond, le ventre, d'où sortit la dette immonde !
Nous n'avons pas trinqué, monsieur le président...
Enfin nous allons boire après le discordant.
Préférez-vous de l'eau ? je vous vois qui transpire...
Buvons un peu, j'ai dit ce que j'avais à dire.

Sankara ne fait et ne dit plus rien. Il a fini. S'il a fini le premier, la parole passe automatiquement à François Mitterrand (si tant est... etc).

François Mitterrand. — Monsieur le Président, cher capitaine, les mots que j’avais préparés ne sont plus de saison. Moi aussi, je jette par-dessus l’épaule mon papier un peu fade. Il faut parfois donner dans la diplomatie originale. Vous m’empêchez de dormir, savez-vous, avec le tranchant de votre belle jeunesse dévouée à votre peuple. Mais ne tranchez-vous pas trop, monsieur l’intempestif, bouillant, impertinent, dérangeant, qui titille ? Car enfin, vous êtes un homme debout, et c’est bien. Il paraît même que vous êtes intègre, ainsi que tous vos citoyens. Mais attention ! vous l’autoproclamez, cette intégrité. Il faut la tenir. Alors, je vous en prie, ne commencez pas, vis à vis de la France, par des propos dépassant votre pensée, ne commencez pas par une injustice.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

À votre âge, j’étais aussi jeune que vous. Aujourd’hui, capitaine, c’est vous qui vous prénommez Thomas, mais c’est moi qui attends de voir, qui attends de toucher du doigt le bien que vous saurez faire et la trace vraiment refermée des cicatrices de l’Afrique. Je vous l’ai dit : à plaie profonde, cicatrice longue et longue à refermer. Ne gardez pas la plaie, ainsi, ouverte artificiellement sous prétexte que vous avez des qualités d’infirmier. Ou bien personne ne ferait plus rien : le boulanger ne ferait pas de pain sous le prétexte que s’il rassasie son client, son client n’aura plus assez faim pour lui acheter son pain. Est-ce assez absurde ? On ne guérit vraiment d’une douleur que lorsqu’on n’y pense plus.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Je ne dis pas que vous ne faites pas votre travail avec une certaine conviction ! Je mesure tout ce que vous avez entrepris de secouer. C’est très très bien, mon petit. C’est méritoire. J’aimerais en rencontrer plus souvent, des gens comme vous. Je m’ennuierais moins dans les réunions internationales. Mais je ne vois pas très bien pourquoi vous voulez aussi me secouer moi, qui suis probablement un de vos meilleurs soutiens, peut-être plus fiables que certains de vos amis dont vous devriez vous méfier et que je ne nommerai pas, comme le colonel Kadhafi, par exemple.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Prenez par exemple les moustiques... Vous allez dire, un jour, (et c’est généreux ! ce n’est pas la question)... vous allez décréter – et payer d’exemple – que chaque citoyen tuera chaque jour, disons... trois moustiques qui passent près de lui, et dans une journée, dans votre beau pays intègre, c’est bien le diable s’il ne vous passe pas, dans une journée, trois moustiques au moins autour des chevilles ou du nez... (*Peut-être fait-il le geste d’en chasser un.*) Si, donc, chaque citoyen en âge de tuer tue ses trois moustiques quotidiens, ça ne fera pas loin d’un million et demi de moustiques exterminés en une seule journée à Ouagadougou... plus de dix millions de moustiques à la semaine ! Rendez-vous compte !... Je ne donne pas cher de la vie du paludisme ! Oui, mais voilà... les citoyens se fatiguent vite. C’est toujours comme ça. Les citoyens oublient peu à peu leur devoir comme leurs engagements. Et le capitaine Sankara, le capitaine courageux, le capitaine généreux connaît la déception. La déception et l’abus de pouvoir. C’est toujours comme ça.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Vous avez beaucoup de qualités. Soyez un chef d'État, et non le vibrion turbulent d'un chef d'État qui n'existe pas encore dans votre État ! Dans un État, le chef de l'État ne peut pas tous les jours être le peuple. Il vaut peut-être mieux. Attention, capitaine, votre peuple réel s'essoufflera toujours beaucoup plus vite que son champion. Vous aimez le sport, je crois, mais on ne peut pas comparer la course du champion à celle de ceux qui courent après leur subsistance et leur bonheur. Ceux-ci veulent durer le plus longtemps possible. Celui-là ne rêve au fond que de mourir dans le moment extrême de son effort et de son dépassement à jamais incompris.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Quant à la France, telle que vous voudriez qu'elle soit... Balayez devant votre case et prenez garde que la révolution n'aille pas manger plus d'enfants qu'elle ne parvient à en nourrir.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Oui, l'Afrique a encore du mal, mais elle avance, elle avance. La nature est injuste. Ce n'est pas moi qui ai dit, ouvrez les guillemets, « C'est con pour vous, les Africains ! vous êtes sur le continent le plus pauvre de la planète, et non seulement vous n'êtes pas nombreux, mais en plus vous êtes des nègres ! l'avenir va être dur pour vous, les mecs ! » fermez les guillemets, ce n'est pas moi qui ai dit ça, c'est Mao Tsé Toung ! Votre Mao Tsé Toung ! Quelle mouche tsé-tsé l'avait piqué, ce jour-là ?

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Mais, la démocratie est un concept universel.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Vous êtes sympathique, vous êtes excentrique, vous êtes immature, vous êtes un bousculeur d'hommes. Je suis un homme, vous me bousculez. Mais il n'y a pas que l'Afrique. Qu'est-ce que vous nous demandez ? Des faveurs ? Un traitement de faveur ? Est-ce que vous nous demandez l'aumône ? Nous n'y sommes pas obligés. Vous me marchez sur les pieds. Pardonnez-moi, vous me chiez dans les bottes. Soit. À mon âge, j'en ai vu d'autres, vous savez. La merde, ça se nettoie. Ça se nettoie et ça s'oublie. Il en revient tous les jours un peu. Alors ? Je vous aime bien. Vous êtes la jeunesse. C'est incontestable. Mais attention, il y a une marche. Je disais en commençant que vos propos dépassaient votre pensée. Prenez garde que vos actes n'en fassent autant. La jeunesse... Vous allez vous casser la gueule, mon vieux.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Il y a des valeurs. Et je sais que vous en avez. Je sais que vous en respectez certaines. On ne joue pas avec son peuple. Par exemple, moi, si j'avais un cancer, par exemple, à Dieu ne plaise, eh bien j'en aviserais mon peuple. Sur-le-champ. D'ailleurs, je rends public un bilan de santé, tous les six mois. Il n'y a pas que l'Afrique au monde.

Mitterrand vise et crache. Suivant le résultat de son jet, il poursuit ou passe la parole au théâtre simple.

Puisque vous me demandez mon avis, je vais me le demander à moi-même et finalement vous le dire quand j'aurai la réponse. Elle ne s'est pas fait attendre. La voici. Je souhaite un assagissement. Dépensez donc un peu de toute cette belle énergie à consolider vos institutions en laissant travailler les experts internationaux et notamment français. Un peu de démocratie éloigne de la bonne gouvernance, mais beaucoup en rapproche. J'ai soif. Je voudrais pouvoir vous retrouver encore longtemps sur la route de mes harassantes tournées présidentielles... Et pour finir, Capitaine... dans dix mois, dans deux ans, dites... que dirons-nous ? Hein ? Que nous dirons-nous, si nous nous revoyons ?

Mitterrand ne fait et ne dit plus rien. Il a fini. S'il a fini le premier, la parole passe automatiquement au théâtre simple (si tant est... etc). Lorsque les trois ont terminé, ils s'apprêtent à sortir, mais il y a encore trois répliques.

Thomas Sankara. —

Ce qui est en question n'est pas *ma* réussite.
La gloire à ma portée, c'est ce que je suscite.
Tout anneau d'existence est une transition.

François Mitterrand, *qui rit en montrant ses dents du haut.* — Non... nous avons fini... vous avez encore débordé la règle... vous n'êtes pas sérieux.

Le théâtre simple. — C'est vrai.

Thomas Sankara, *amusé.* —

Ce n'est rien, c'est ainsi, c'est la révolution !

Mitterrand hausse les épaules. Sankara et lui sortent, plus détendus qu'ils n'étaient entrés. Le théâtre simple sort à son tour sans effet particulier.

*

NB : Chaque discours se déroule dans l'ordre écrit de ses unités, interrompu par tel ou tel autre qui le suit, également dans l'ordre : le théâtre simple, Sankara, Mitterrand. Il n'est pas exclu qu'un acteur particulièrement adroit fasse qu'il donne son discours entier continûment. En ce cas, il ne reste plus que deux personnages en lice. Chaque personnage reprend, bien entendu, la parole au point où il l'avait laissée.

Annexe, Apparition du Théâtre simple

Le Théâtre simple, qui n'est pas le théâtre pauvre, est apparu pour la première fois à Ouagadougou en juillet 1998. Il avait d'abord été envisagé à Pernand, chez Catherine Dasté, sous l'œil et les textes de Jacques Copeau. Il y est revenu en octobre 2001.

Le Théâtre simple est une forme fixe d'écriture et de représentation théâtrales.

De même qu'il y a des poèmes à forme fixe (le sonnet, le pantoum, la morale élémentaire...), il y a des formes fixes d'écriture et de représentation théâtrales : la tragédie classique française, l'auto-sacramental, le nô... La belle ambition que d'en ajouter une ! L'intérêt, à mes yeux, de la forme fixe (sachant qu'il n'y a aucune raison de ne travailler qu'avec des formes fixes) est d'assurer, avec le public et entre gens de théâtre, une certaine communauté de la forme : la forme est montrée, partagée, collective, claire, irrégulière, spiritualiste simple, locale, mémorable, transitoire, drôle, réutilisable...

Une pièce de Théâtre simple est une pièce courte (pas plus d'une heure de scène) à trois personnages. L'un se nomme « le Théâtre simple ». C'est un personnage théorique. C'est un personnage qui parle de la forme théâtrale et des règles de la ritualisation. Le Théâtre simple dit que le Théâtre simple est dit simple parce qu'il recourt à des moyens fondamentaux : corps, voix, parole. Lumières, décors, costumes, musiques, accessoires, n'étant à sortir que peu. Le Théâtre simple organise la circulation de la parole entre lui-même et deux autres personnages. Ces deux autres personnages ont, entre eux, une action fictive. À l'occasion, si besoin est d'un troisième personnage, le Théâtre simple intervient pour dépanner.

La forme fixe étant par définition une forme libre, le Théâtre simple cherche la variable dans la fixité. Comment, par exemple, chaque représentation de la même pièce de Théâtre simple peut-elle être objectivement unique, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ? Comment peut-elle faire bouger, délibérément, le sens ?

À Ouagadougou, les trois acteurs personnages de la pièce de Théâtre simple *Mitterrand et Sankara* avaient dans la bouche des grains de maïs. À un point précis de son texte, chacun d'eux, tour à tour, devait cracher un grain de maïs en direction d'une calebasse pleine d'eau. En cas de réussite, plouf, il continuait son propre texte. En cas d'échec, il passait la parole au voisin. Il n'y avait jamais deux déroulements scéniques identiques.

Ce n'est pas exactement un processus aléatoire. L'aléatoire peut être une solution pour la variable du Théâtre simple, mais ce n'est pas la seule. L'adresse du comédien ou son libre-arbitre ne relèvent pas de l'aléatoire.

Dans ma deuxième pièce de Théâtre simple intitulée *Physique de l'interrogatoire*, les trois personnages, le Théâtre simple, la Femme armée, la Femme désarmée, bénéficient chacun d'une réglementation différente : le Théâtre simple donne la parole quand il le veut, pourvu que ce soit à la fin d'une phrase de son texte, mais seulement à la Femme armée. La Femme armée donne toujours la parole à la Femme désarmée, à des points fixés de son texte. La Femme désarmée donne la parole à qui elle veut, à des points fixés de son texte.

L'une des « preuves » possibles d'une forme fixe théâtrale est que plusieurs auteurs s'en emparent. C'est pourquoi j'ai proposé à Joseph Danan et à Ian Monk de s'y coller, dans le même temps qu'une équipe de comédiens (Jehanne Carillon, Sylvie Levadoux, Samuel Muller) dirigés par Benoît Richter réalisaient *Physique de l'interrogatoire*. Cela se passait à Pernand-Vergelesses, en octobre 2001, sous les auspices des Rencontres et Ateliers de Pernand et de Catherine Dasté.

Tous ont fait, il me semble, grandir le Théâtre simple.

Jacques Jouet

Passage du relais

Puisque Jacques Jouet m'a passé la petite chose rouge, je la prends et poursuis. La « chose rouge », c'est ce que se passent les acteurs (les personnages ?) de *Physique de l'interrogatoire* pour faire circuler la parole. C'est écrit ainsi dans le texte de la pièce, et c'est ainsi que cela se passait sur la scène.

Je rêvais depuis longtemps d'une représentation théâtrale qui ne serait pas complètement réglée et laisserait, de soir en soir, à l'imprévu et à l'improvisation voire à l'aléa la possibilité de faire irruption dans le déroulement du spectacle. Bien sûr, c'est le propre de l'art théâtral, ce tremblement, ce “ tremblé ”, et que deux représentations d'une même pièce ne puissent être identiques. *Le Théâtre simple* de Jacques Jouet inscrit cette impossibilité, qui est une potentialité infinie, au cœur du système dramatique. D'un soir à l'autre, l'enchaînement des répliques, nécessairement, change — et même si d'aventure, d'un soir à l'autre il ne changeait pas, comme il *peut* changer et que les spectateurs le savent, cela revient au même. Revoilà le théâtre précaire, soumis à l'événement non prévu, les acteurs déliés de leurs trajets, de leurs

gestes une fois pour toutes fixés. Les voici dans l'invention du présent dont ils se trouvent être les auteurs, maîtres du jeu et de la représentation.

Pour avoir expérimenté en tant que spectateur, lors des filages puis des représentations de *Physique de l'interrogatoire*, ce qui se passe alors, je peux dire que quelque chose est touché là d'une qualité essentielle du théâtre, que les meilleurs spectacles, certes, sont capables de réinventer, mais que *le Théâtre simple* instaure en s'en donnant la règle, qu'il donne également aux spectateurs. Car c'est aussi le propre de cette forme théâtrale qu'elle communique aux spectateurs les règles du jeu qui se déroule devant lui. Le théâtre rencontre alors, comme a pu le rêver Brecht, l'événement sportif, dont chacun connaît les règles, mais pas le déroulement, toujours imprévu et non reproductible. Les acteurs, en plus d'être acteurs, y sont des joueurs, qui se passent la petite chose rouge, ou autre chose (qu'imaginera l'auteur). Le personnage vient après, à l'arrière-plan, comme un effet non forcément prémédité de ce jeu.

L'enjeu pour un auteur est évidemment passionnant. Car il s'agit de trouver la forme libre, à l'intérieur de la forme fixe, qui permettra ce jeu. D'écrire la partition à la fois intangible de chaque acteur et la possibilité que cette partition presque à chaque pas bifurque pour laisser entendre la partition tout aussi intangible de son partenaire, l'ensemble jouant comme un système indéfiniment modulable, livré au jeu, à l'intelligence, à la prise de risque des acteurs... et pour les spectateurs, invités à voir au moins deux fois le même spectacle, puisque ce ne sera pas le même, au plaisir de la variation.

Ce plaisir, je l'ai redoublé pour moi-même en choisissant pour écrire *Un chœur simple* un thème issu d'une de mes premières pièces (*Les Amants imparfaits*) sur lequel j'avais déjà brodé quelques variations dans des formes brèves et que j'avais envie d'aborder à nouveau, de la façon la moins linéaire.

L'objet qui permet le passage de la parole dans *Un chœur simple* est un téléphone portable. Le texte de chaque personnage est divisé en paragraphes à l'issue desquels l'acteur a la possibilité soit d'enchaîner avec le paragraphe suivant soit de passer la parole à l'un ou l'autre de ses deux partenaires en l'appelant sur son portable. Le jeu peut s'inverser une fois par représentation pour chaque acteur, qui a la liberté d'interrompre par le même moyen un partenaire jugé trop bavard — ou s'il est saisi par l'urgence de dire. Reste, bien sûr, la possibilité que leurs portables se mettent à sonner à n'importe quel moment imprévu. Cette fois, nous sommes dans l'aléatoire. Aux comédiens d'y faire face...

Joseph Danan

Le Théâtre simple

Quand Jacques Jouet a sollicité ma collaboration dans son projet de *Théâtre simple* j'ai été tout de suite emballé car je cherchais depuis un bon moment une façon satisfaisante d'utiliser dans la littérature une approche qui est très répandue dans la musique (de Xenakis à Cage en passant par Feldman et Cardew) : à savoir faire en sorte qu'il n'y ait jamais deux représentations identiques d'une œuvre. Mais comment faire en littérature sans risquer de perdre toute cohérence ? Car si la musique contemporaine peut se permettre ce genre de technique facilement, il est nettement plus ardu de le faire dans un médium qui exige un minimum de suite dans les idées. La solution adoptée par Jacques Jouet, et ensuite exploitée par Joseph Danan et moi-même lors de notre séjour à la maison Jacques Copeau à Pernand, répond parfaitement à la question : en variant le déroulement des répliques, l'intrigue peut prendre des allures différentes et même avoir des dénouements différents, mais elle reste néanmoins fondamentalement cohérente. Ainsi, nous échappons enfin à la tendance Beckett, qui voulait que chaque représentation soit rigoureusement identique, mais sans aller jusqu'à la liberté quasi totale de l'improvisation, où le manque de contraintes fait que les comédiens, souvent, reproduisent paradoxalement à peu près la même chose.

L'un des intérêts principaux de ce genre de semaine de travail est l'échange d'idées entre les écrivains, les metteurs en scène et les comédiens, et c'était justement en écoutant les comédiens parler des libertés et des contraintes de leurs rôles respectifs que l'idée pour la structure de la pièce que j'allais écrire m'est venue. Dans *Physique de l'interrogatoire* de Jacques Jouet, Le Théâtre simple peut passer la parole quand il veut mais uniquement à la Femme armée ; la Femme armée ne choisit ni quand ni qui, puisqu'elle doit passer la parole à des moments précis et toujours à la Femme désarmée ; la Femme désarmée, quant à elle, doit passer la parole à des moments précis mais à qui elle veut. J'ai décidé à la fois de généraliser cette structure et d'éclater le personnage du Théâtre simple. Dans *Le Complexe de la Simplicité*, il y a quatre personnages. Chaque rôle est écrit de manière à expliquer les règles du jeu : ainsi tout le monde joue un peu le Théâtre simple. La jeune femme doit passer la parole à des moments précis, mais à qui elle veut (donc, pas quand, mais qui) ; le jeune homme passe la parole quand il veut et à qui il veut (quand et qui), il peut également interrompre la vieille femme et refuser d'accepter la parole quand on essaie de la lui donner ; le vieil homme peut passer la parole quand il veut, mais doit jouer à pile ou face avec une pièce afin de déterminer qui va la recevoir (quand, mais pas qui), lui aussi peut interrompre la vieille femme ; finalement, la vieille femme ne passe la parole que si elle est interrompue par

l'un des hommes (ni quand, ni qui). C'est aux comédiens d'essayer de jongler avec les désirs contradictoires d'avoir la parole aussi souvent que possible et d'avoir le dernier mot.

En redonnant une voix et un caractère au théâtre tout court, Jacques Jouet semble aussi avoir facilité d'autres évolutions vers une simplicité retrouvée. En effet, nos expériences pendant la semaine à Pernand montrent clairement que ce genre de théâtre est particulièrement apte à se passer de costumes, de maquillage, d'accessoires et de décors. Tout est dans la parole et dans le jeu des comédiens. Ainsi, grâce au Théâtre simple, le vieux rêve de Jacques Copeau d'un « tréteau nu et de vrais comédiens » pourra être réalisé.

Ian Monk

Le Théâtre simple à la scène

Les répétitions et représentations à Pernand de *Physique de l'interrogatoire*, la pièce de *Théâtre simple* écrite par Jacques Jouet, furent pour nous acteurs et metteur en scène un moment d'évidence : ce qui prenait forme devant nous – à travers nous, tenait bien du théâtre. Évidence d'abord que la forme fixe proposée fonctionnait, évidence ensuite qu'elle nous emmenait explorer des territoires passionnants.

Physique de l'interrogatoire bousculait nos habitudes par la grâce d'une série de contraintes : les acteurs devaient se passer la parole selon des règles bien précises, ils ne savaient jamais à l'avance à quel moment elle allait leur revenir ; un personnage, une action forte influençant l'ensemble du récit pouvait arriver à des moments et dans un ordre non prévus.

De fait, dès le début des répétitions, textes en mains, l'attention, la disponibilité des acteurs furent mis à rude épreuve pour atteindre par la suite des moments de grâce : ils acceptaient toutes les propositions comme étant la réalité de l'instant et s'en servaient pour “rebondir”. Ils étaient sans cesse à l'affût du déroulement de la pièce, conscients de sa continuité et de son présent. Leur liberté était grande, mais comme le dit Ian Monk, canalisés par la contrainte et le texte, ils évitaient les travers habituels de l'improvisation. Grâce à cette disponibilité, ils échappaient à l'identification au rôle, à la “logique du personnage” sans nier pour autant l'épaisseur, voire (tant pis, employons ce mot) la dimension psychologique des personnages : elle était simplement, naturellement, remise à sa juste place : sur la flèche du temps.

On le devine, le Théâtre simple ne supprime pas le rôle du metteur en scène, aucune de ses tâches habituelles n'est abolie, il doit proposer, valider, élaguer... il doit aussi s'attacher à l'instant du passage de la parole, auquel les acteurs doivent être particulièrement attentifs : la parole doit s'inscrire, se rattacher à *cet instant*, sans quoi le Théâtre simple ressemblerait à des monologues superposés. Enfin il lui faut veiller au respect réel de la contrainte du passage de la parole, tant il est facile pour l'acteur de tricher, consciemment ou inconsciemment, et de reproduire une forme qui lui semble flatteuse, satisfaisante. Quitte, c'est là un des paradoxes du Théâtre simple, à ce que la forme apparaissant aujourd'hui semble " moins bonne ", moins pertinente, que celle d'hier : elle est la seule valable, qui réunit acteurs et spectateurs dans le présent.

Pour le spectateur, justement, la représentation de Théâtre simple est un moment de jubilation : il connaît les règles, puisqu'elles sont exposées sur scène, il sait que le spectacle qui lui est offert peut prendre une tournure neuve à chaque instant, il sait les acteurs prêts à tout; peut-être même – ce fut le cas à Pernand – est-il resté dans la salle pour assister à une seconde représentation du spectacle. Il ne pardonnera pas un seul écart : que l'acteur chausse ses pantoufles, et tout est gâché.

Benoît Richter

Liberté de l'Acteur

Maintenant, la petite chose rouge est entre mes mains...

J'ai eu la chance d'assister, à Ouagadougou, à la naissance du Théâtre simple. C'était *Mitterand Sankara*.

La richesse potentielle de ce dispositif était manifeste et enthousiasmante.

Ce qui m'intéresse particulièrement (en tant que metteur en scène), c'est qu'il contraint les comédiens à demeurer dans un état d'attention, de disponibilité, d'invention qui est véritablement " l'état de jeu " que Copeau n'a cessé de vouloir susciter chez ses comédiens, et que nous cherchons tous.

Je me souviens en particulier d'une scène d'un de mes spectacles *Aux limites de la mer* (1980) où la mère et le fils se partageaient, au gré de leur désir de l'instant, un texte d'Armando Llamas.

Les comédiens (Serge Maggiani et Marcia Moretto) étaient en alerte, en danger. Le spectateur, un peu dans l'état de celui qui observe les évolutions d'un trapéziste ; il ne

connaissait pas la règle du jeu, parfois il la pressentait ; cela le mettait dans un état d'extrême vigilance, d'« attente anxieuse » qui était suivie d'explosions de joie intérieure, suscitée par la (les) apparition(s) du sens. J'ai continué à explorer cette voie, qui me passionne.

Dans le Théâtre simple, les potentialités du texte et de sa répartition engendrent des situations nombreuses dont certaines ont été explorées par les comédiens guidés par le metteur en scène en cours de répétition. Comme l'improvisateur de la Commedia dell'Arte, le comédien se compose un répertoire de ces situations dans lequel il peut puiser. Mais il ne peut s'y reposer car elles sont modifiées par les variations du temps, de l'espace, de la situation nouvelle créée par l'organisation différente du texte. Il doit rester en état d'alerte. Et il est, à chaque représentation, l'inventeur de son rôle. Les règles fixes énoncées par le personnage « Théâtre simple » le stimulent et le protègent.

Le Théâtre simple organise et multiplie les chances ainsi offertes à la liberté de l'acteur et donc au plaisir du public.

Il favorise la naissance incertaine et toujours recommencée du théâtre.

Je lance maintenant la petite chose rouge dans le camp des comédiens.

Catherine Dasté

Autres remarques sur le Théâtre simple

Au début de son essai L'Insignifiante tragique Florence Dupont observe que dans la tragédie grecque, le rituel correspond à une mise en scène unique (espace, jeu). C'est ce qu'elle nomme « la permanence rituelle » contre quoi le texte joue le rôle de la variable (« ce qui est inconnu du public ») : ce que fait Eschyle, ce que fait Sophocle, ce que fait Euripide (et ceux qui ont été perdus)... Dans la mise en scène au sens moderne : le texte prend la place du rituel invariant : Tartuffe est connu du public ; la mise en scène ne l'est pas, c'est elle qui joue le rôle de la variable.

L'axiome du Théâtre simple n'est pas simple, mais double :

1) Chercher le noyau, l'atome, l'insécable du théâtre : c'est trois – pas un, pas deux – trois personnages (donc acteurs) qui parlent (donc texte). Un rituel est donné. Le décor, la bande-son sont superflus. Il ne peut y avoir que du son direct (art de la présence réelle). En écho à ce que dit Florence Dupont, il n'y a, là, qu'une mise en scène, c'est la forme fixe, dite « Théâtre simple » : trois acteurs joueront tout (même les classiques ?).

Je ne veux licencier aucun comédien. Je soutiens leur lutte sociale contre la précarité de leur emploi. Je ne veux écarter aucun metteur en scène. Je ne veux pas que le Théâtre simple

devienne tout le théâtre. Je déteste les dogmes et l'impérialisme. Je voudrais bien que le Théâtre simple existe aussi, cohabitant, avec toutes les autres formes de théâtre.

S'il y a une mise en scène unique, une sorte de forme fixe de théâtre, le texte redevient la variable : ce qui est inconnu du public. C'est bien. Le public, qui veut voir des choses neuves dans le Théâtre simple, change de pièce. Il va voir une autre pièce de Théâtre simple de Joseph Danan ou de Ian Monk, par exemple.

2) Non content d'être simple, le Théâtre simple veut compliquer un peu les choses. Non content d'être la variable textuelle, il veut ajouter un deuxième niveau de la variable : la variable à chaque représentation. L'ordre des prises de parole, les dialogues différents, ni aléatoires, ni improvisés (ou alors au plus haut sens du terme). Cela suppose une transformation du metteur en scène : demander à l'acteur de ne pas fixer, mais de préparer un stock de possibles qu'il mobilisera, éventuellement, quand il le faudra. Les répétitions prennent une autre forme. Lorsque Jean-Louis Martinelli a mis en scène Mitterrand et Sankara au théâtre des Amandiers de Nanterre en décembre 2002, il a, à mes yeux brillamment relevé le défi que lui lançait le Théâtre simple.

Dans *Orphée au chien* (lu à Ouagadougou en juin 2002), la variable est fournie par un chien vivant présent sur la scène : un acteur ne peut parler que si le chien est auprès de lui. Si le chien s'éloigne vers un partenaire (qui peut chercher à l'attirer), la parole s'éloigne avec lui. *Une partie de tennis*, que j'écris en ce moment, sera joué sur un court de tennis. Les deux comédiens, un homme et une femme, jouent une vraie partie. À chaque point de chaque jeu, j'écris une réplique pour le gagnant et une pour le perdant. Mais on ne sait qui va la dire avant l'issue du point. Le Théâtre simple est perché sur son siège d'arbitre.

Jacques Jouet

*